

GUILLET - Francois Eug Theobald.
Père Nayant fawayère 14 octobre 1822
Tommé Augers 17 XII.42 - Munné Augers 1. 6. 44
/diare " 2. XII. 44
diare " 17. 5. 45

Membre 19 dec. - 1846 Augers
Prof. au Petit Sem. de Combrée - 1845

Chanoine de l'Oratoire 10 ^{septembre} 1863

Chanoine honoraire ^{du} ~~de~~ ^{de} Combrée 1864

Chanoine Père Mathurin 26 août 1868

Mère Nayant / Lude 22 mai 1871

Décédé le 7 Mars 1900

S. B. 305

parents, domestiques au collège de
Combrée

GUILLET François Eugène

honoraire 1^{er} août 1864 (le 10, selon les ordres)
installé le 10 (S.R. du 14 août)

né Mayant La Gravoye 14 octobre 1822

médecin 19 décembre 1846

annuaire de l'Oratoire à Angers 1863

cure St Pierre Montluisant 1868

cure Mayant 1877

décédé 7 mars 1900

grand nombre, environ cinq cents, guidés par M. Mauvif de Montergon, firent un gracieux pèlerinage dans la vallée d'Argelès. N'était-ce pas encore glorifier Dieu, que d'aller admirer les beautés qu'il a semées dans ce coin de terre à profusion ? Ils prièrent dans l'église de Saint-Savin et dans la chapelle de Notre-Dame de Pitié. Ils y entendirent de pieuses paroles et reçurent la bénédiction du Saint-Sacrement. Ils sanctifièrent ainsi leur récréation, en joignant l'utile à l'agréable.

Quand on est pleinement heureux, on s'écrie volontiers, avec le poète :

O temps, suspends ton vol, et vous, heures propices,
Suspendez votre cours.....

Mais le temps, sourd à notre voix, ne s'arrête pour personne. Si les jours de tristesse nous paraissent très longs, en revanche les jours de bonheur s'en vont avec une rapidité désespérante. Nous étions arrivés au vendredi, tout étonnés de cette fuite du temps.

(A Suivre.)

Alexis CROSNIER,
prêtre.

Noces d'or de M. Guillet, curé-doyen de Noyant, chanoine honoraire

Il est bien doux d'assister à une fête, lorsqu'on n'a pas la charge, toujours assez difficile, d'en faire le compte rendu, lorsqu'on n'a qu'à suivre le cours de la pièce et à jouir.

A Noyant, le jeudi 17 septembre, jour où l'on fêtait les noces d'or de M. le chanoine Guillet, tant de faits intéressants se sont succédé que je redoute d'en omettre. Cependant je voudrais être bref... ou le paraître à mes lecteurs.

De tous les souvenirs que j'ai gardés de cette belle journée, j'aurais voulu, Monsieur le Curé de Noyant, composer un bouquet qui eût quelque fraîcheur et vous le présenter respectueusement ; et il me semble, à mesure que je les réunis sous ma plume, que je les flétris en voulant les fixer et que je ne puis vous offrir, à mon grand regret, qu'un bouquet de fleurs que je n'ai pas su conserver vives et parfumées.

A neuf heures, M. le Curé est conduit solennellement du presbytère à l'église. Tout le chemin, qui est long, est gracieusement décoré ; en maints endroits les fleurs, ornement habituel du petit jardin ou de la fenêtre, sont descendues sur le bord de la route comme pour dire à M. le Curé : « C'est pour vous que nous brillons aujourd'hui de notre plus vif éclat et que nous exhalons nos plus suaves parfums ! »

Le cortège se déroule très nombreux et très recueilli. Voici d'abord les habitants de Noyant en longues files, puis le patronage des jeunes gens fier de fêter son président, des enfants porteurs d'oriflammes, beaucoup d'ecclésiastiques en habit de chœur, parmi eux plusieurs anciens vicaires de M. le Curé, presque tous les prêtres du canton ; MM les supérieurs de Saint-Louis de Saumur, de Baugé et de Combrée ; MM. les archiprêtres de Baugé et de Saumur, M^{sr} Pessard, vicaire général, supérieur de la communauté de Sainte-Marie, précèdent M. le Curé. Le suivent immédiatement

d'excellents paroissiens, les membres du Conseil de fabrique, quelques nobles amis.

L'église se remplit et la messe commence. L'autel est très sobrement décorée de plantes vertes d'un bel effet. Du côté de l'évangile un trône a été dressé ; M. le doyen y prend place et sa gracieuse escorte de jeunes zouaves, le sabre à la main, veille à ses pieds. C'est un bien touchant tableau que celui-là : ce beau vieillard, ces cheveux blancs, ce fin profil, ces traits légèrement émaciés, cette physionomie où se lit l'intelligente bonté, cette attitude très douce et très digne, formaient un heureux contraste avec ces visages naïfs d'enfants qui débutent dans la vie.

M. l'archiprêtre de Baugé chante la messe, M. le curé de Combrée et M. le curé de Chalonnes l'assistent comme diacre et sous-diacre. M. l'abbé Oger dirige les cérémonies.

Après l'évangile, M. le supérieur de Combrée fait d'abord, en termes fort élevés, l'éloge du sacerdoce catholique et de Jésus-Christ, le vrai, l'unique prêtre ; puis, dans une série de délicates peintures, il nous montre M. Guillet au collège, enfant intelligent, prenant premier rang parmi des rivaux tels que le D^r Farge ; puis professeur séduisant, à la parole facile et brillante, directeur d'âmes plein de tact à l'Oratoire, à Saint-Pierre-Montlimart, digne curé d'une des paroisses les plus religieuses de l'Anjou. Ici le cadre s'agrandit et l'orateur nous montre M. Guillet dans cette grande et belle paroisse de Noyant dont il a été le pasteur pendant vingt-cinq ans : ses discours pleins de charme, d'images imprévues, captivent l'auditoire ; son habileté, son esprit large et conciliant lui permettent d'excellentes relations avec tous ; ses confrères trouvent au presbytère maison généreusement hospitalière, table ouverte, cœur accueillant.

Et pendant tout ce discours, l'éloge de M. Guillet et la gloire de Jésus-Christ, prêtre éternel, étaient confondus dans une même auréole.

Après l'éloquente parole les chants harmonieux, et l'oreille est de nouveau ravie.

MM. Mignot, Véron, Leroy, etc., étaient là : c'est dire qu'il y avait surabondance de belles voix, et telle surabondance n'a jamais nui à l'éclat d'une fête religieuse. Nous avons entendu un *Quid retribuam* d'un très grand effet, un *Sanctus* et un *Benedictus* de Gounod, un *Agnus Dei* très brillant.

Et, les chants assoupis, l'oreille écoute encore.

La messe achevée, le *Magnificat* s'élève, triomphant ; et il m'a semblé, cher et vénéré Monsieur le Curé, voir, malgré vos mains qui voilaient une partie votre visage, des larmes, des larmes d'allégresse et de reconnaissance, qui coulaient silencieuses. Puis, votre voix bien émue a béni la « Vierge de Lourdes » offerte en souvenir de vos noces d'or.

La bénédiction du Très Saint Sacrement termine la partie religieuse de cette belle fête. Le *Laudate Dominum*, de Gounod, sonne joyeux, claironnant, et le cortège reconduit solennellement M. le Curé jusqu'au presbytère.

Dans la cour, une foule pieusement avide de voir et d'entendre entoure le bon pasteur ; et, de son cœur vivement touché, coulent,

avec des larmes, des paroles d'une pénétrante suavité, telles qu'en profère la bouche d'un vieillard qui est un prêtre, qui est un père : Il dit à ses enfants combien il est touché de leur affection ; son désir le plus ardent est de les voir tous avant sa mort fidèles à leur devoir religieux et il les convie au ciel où se célèbrent, non plus des noces qui durent une courte journée, mais les noces éternelles.

Au fond du jardin, sur la pelouse, une tente est dressée. Depuis des semaines on travaille aux guirlandes et aux écussons avec zèle et talent : tout est à point. A table prennent place les amis de M. le Curé, M. le Président et MM. les membres du Conseil de fabrique, la famille de M. Guillet, les jeunes gens du patronage.

L'heure des toasts est venue : M^{sr} Pessard, au nom de l'Administration du diocèse et du chapitre d'Angers, offre des félicitations et des vœux à M. le chanoine Guillet, puis, comme supérieur de la Communauté de Sainte-Marie, dont les religieuses dirigent l'école libre de Noyant, il le remercie d'avoir, avec le concours de nobles et généreuses familles, maintenu cette œuvre catholique si importante.

M. l'Archiprêtre de Baugé dit sa joie d'avoir été choisi pour remplacer à l'autel, en cette belle solennité, le héros de la fête ; il rappelle le temps où M. Guillet, jeune professeur, avait le don envié de faire tout comprendre et de réussir toujours ses expériences.

C'est au nom du canton que M. le Curé de Parçay se lève et exprime respectueusement à M. le doyen de Noyant le fraternel attachement et la vénération de tous ses confrères.

La voix vibrante d'émotion, M. René de Beaumont, vice-président du patronage, remercie M. le Curé des encouragements et des bons exemples qu'il a donnés à tous les jeunes gens.

Fatigué, M. Guillet ne peut répondre. D'une voix très faible, il dit brièvement, mais de la façon la plus heureuse, dans une charmante comparaison, ses remerciements à chacun et en particulier à M. le Supérieur de Combrée.

Puis voici des chants, voici des vers ! Sachez qu'une belle cantate de M. Adam, ancien élève de M. Guillet, était soutenue par une belle musique exécutée par d'excellents chanteurs. Lisez, du moins, vous qui n'avez pu entendre :

Heureux qui, comme toi, fidèle au divin Maître,
A semé le bon grain dans les champs du Seigneur,
Et, pendant cinquante ans, fier du beau nom de prêtre,
A répandu sur tous son esprit et son cœur !

Faut-il ajouter que près de la grave muse lyrique s'était glissée une muse au petit pied, sémillante, qui a chanté sur un rythme joyeux. Et la poésie, qui n'est pas toujours menteuse, a célébré aimablement, non sans une légère pointe de malice enjouée, la belle carrière de M. Guillet.

A 4 heures, les religieuses de Sainte-Marie avaient réuni les jeunes filles et les enfants de l'école libre ; un bon nombre de personnes étaient venues aussi témoigner une fois de plus à M. le Curé leur respectueux attachement. Chants gracieux, délicats compliments exprimèrent et les vœux et la reconnaissance de tous.

On m'écrit : « A la nuit tombante, Noyant put jouir d'une brillante illumination de l'église et du presbytère. Plusieurs autres maisons joignirent leurs feux. M. le Curé, malgré une extrême fatigue, voulut bien encore parcourir les rues, tenant à témoigner sa reconnaissance aux habitants de Noyant qui l'avaient si bien fêté. C'est au milieu des feux de bengale et des fusées qu'il rentra au presbytère : tous les cœurs étaient en fête et la joie se manifestait sur tous les visages. »

Je crois sans peine que la fin de cette belle journée fut digne du commencement. Tout, du reste, n'a-t-il pas été préparé par des vicaires expérimentés et zélés qui, après avoir eu la plus grande part de peines, ont mis une discrétion admirable à s'effacer et à placer les autres au premier rang.

Après tous vos amis et vos anciens élèves, je vous demande la permission, Monsieur le Curé de Noyant, de vous présenter aussi mes vœux : que Dieu daigne prolonger votre belle vieillesse afin que vous soyez encore, pendant de nombreuses années, le modèle de la distinction et de la dignité sacerdotale.

C. VERDIER.

Fête de la Sainte Ceinture au Puy-Notre-Dame

Le 13 septembre dernier avait lieu au Puy-Notre-Dame la fête de la Sainte Ceinture. Chaque année cette solennité attire au pieux sanctuaire de Marie de nombreux pèlerins ; chaque année, les habitants du Puy font, pour honorer la relique précieuse de leur auguste patronne, les décorations les plus fraîches et les plus délicates. Cette année, pourtant, il faut le dire pour la gloire de Marie et celle de ses protégés, le concours de chacun a été plus dévoué, plus empressé, et la fête a revêtu un caractère de grandeur et de solennité que nous ne lui avons jamais vu. Les décorations des rues étaient, malgré la pluie abondante du matin et les nuages menaçants du soir, encore plus nombreuses, plus originales et plus riches que celles des années précédentes. Pour la première fois, à la grande satisfaction de tous, la musique instrumentale de la localité relevait de son talent justement renommé et récompensé, l'éclat de cette fête, véritable fête du pays. Les chants ont été brillants. On croyait voir revivre la vieille psalette du Puy-Notre-Dame. Un chœur de plus de trente chanteuses donnait aux chants de l'église et à ceux de la procession une vie inaccoutumée. Les musiciens, mettant leur voix et leur science à la disposition de leur nouveau curé, ont chanté en parties avec un brio remarquable, une superbe cantate et un *Laudate* magnifique.

Point de fête religieuse sans sermon, surtout de fête en l'honneur de Marie. Le cœur du chrétien aime tant cette bonne et tendre mère, qu'il entend toujours parler d'elle avec une joie nouvelle, avec un nouveau plaisir. Aussi étions-nous heureux, ravis, quand M. le Curé de Saint-Mathurin nous redit dans un beau langage et avec de superbes accents les prédilections de Marie pour notre cher pays de France, et en particulier pour notre Anjou et le Puy-Notre-Dame. Tous lui étaient unis de cœur dans la prière qu'il

distinction. Vous qui avez lu *La Tache d'encre* ou *La Sarcelle bleue*, ne vous est-il pas arrivé de sourire, intérieurement du moins, mettant ainsi votre âme en harmonie avec la pensée de l'auteur qui semble se sourire à elle-même ? N'avez-vous pas gardé après cette lecture un sentiment d'une infinie douceur et d'une paix ineffable ? Tel est, en effet, le secret de ce talent si distingué et si sympathique. La délicatesse fait de ses moindres créations des merveilles d'une grâce parfois vague et insaisissable, mais toujours suave et attachante.

Aussi, l'autre soir, goûtions-nous un plaisir esthétique très fin quand M. René Bazin nous exposait une question pleine d'intérêt et d'actualité : la province dans le roman ; et certes, mieux que personne, l'auteur de *La Terre qui meurt* était autorisé pour nous parler de cette province dont il est un des rares fervents. On sait, en effet, qu'il a su découvrir en province une poésie intense faite de traditions et de principes, une vie de travail et d'honnêteté, une société moins corrompue et plus française. Il a vécu de longues années au sein de nos campagnes, s'est imprégné d'indépendance et d'originalité, a gardé dans son âme l'infini des horizons et l'ivresse des fêtes que la nature se donne. L'âme même de nos provinces et de nos campagnes l'a inspiré et lui a dicté des pages qui éveillent dans le lecteur un si vif sentiment des choses « de la terre » ! Aussi pouvons-nous saluer en M. René Bazin le créateur d'un genre, le roman de province, genre qui est nécessairement destiné à prendre dans l'avenir un merveilleux développement, parce qu'il éclot à peine et que son champ d'inspirations est infini. La décentralisation s'effectuera par la force des choses, l'attraction de la capitale un jour deviendra moins violente, et nous reverrons les antiques institutions locales de nos belles provinces renaître une à une sur les ruines de la mode. M. René Bazin travaille dans ce but, et nous devons espérer que l'avenir répondra à ses vœux les plus chers. Tôt ou tard, d'ailleurs, l'Académie française l'accueillera dans ses rangs, reconnaissant ainsi sa conscience et sa probité littéraire. Ce jour venu, il n'oubliera pas sa province d'Anjou, et restera toujours sa gloire, ainsi que celle de l'Université catholique. Nous tous, étudiants catholiques, nous nous permettons de lui adresser tous nos vœux de succès, et nous espérons pouvoir sous peu compter parmi nos professeurs un des quarante immortels.

J. T.

M. le chanoine Guillet, curé-doyen de Noyant

Le samedi 10 mars, la paroisse de Noyant rendait les derniers devoirs à son vénéré curé, M. le chanoine François-Eugène Guillet.

Avec l'élite de la population et presque tous les prêtres du doyenné, étaient présents MM. Erussard, curé de Bagneux, Licois, curé de Morannes, Boulay, vicaire de Feneu, tous les trois anciens vicaires de Noyant ; M. l'abbé Maupoint, curé de Noellet, et M. l'abbé Mahou, enfants de la paroisse ; M. l'abbé Chevalier, vicaire de Bauge, — il représentait M. l'archiprêtre Abellard qu'une indisposition retenait chez lui et qui eût tant désiré venir prier auprès des restes de son ancien professeur ; — M. Hérissé, supé-

rieur du collège Saint-Joseph ; Mgr Pessard, vicaire général et supérieur de la communauté Sainte-Marie-la-Forêt.

M. le vicaire général Baudriller présidait la cérémonie.

M. l'abbé Leroy, professeur à Combrée, neveu du défunt, conduisait le deuil.

M. le Maire, avec son Conseil municipal : M. le comte de Beaumont, président du Conseil de fabrique et MM. les Marguilliers ; MM. les fonctionnaires ; MM. Beldent, Dr Cosnard, Cochard, M. le comte de la Bouillerie, les jeunes gens du Patronage, etc., plusieurs châtelaines du voisinage, M^{me} la Supérieure générale de Sainte-Marie, et un groupe de ses religieuses, les mères chrétiennes, les enfants de Marie, les élèves des Sœurs et un grand nombre d'autres personnes étaient venus apporter au curé, au prêtre, au père, à l'ami, un dernier hommage de sympathie, de reconnaissance, de vénération.

Quand l'émouvante procession se fut déroulée à travers les rues de la petite ville en deuil et repliée dans l'église autour de la dépouille mortelle du vénérable curé, M. le curé de Denezé, son confesseur, célébra la messe. Puis M. Baudriller monta en chaire.

Prévenu la veille seulement qu'il lui faudrait prendre la parole, M. le Vicaire général s'acquitta de ce pieux devoir avec les sentiments émus d'un prêtre qui loue, dans toute la sincérité de son âme, un autre prêtre, non pour jeter sur un cercueil des compliments et des fleurs, mais pour satisfaire la légitime pitié de ceux qui pleurent, et surtout pour leur rappeler comment il faut vivre et comment il faut honorer les morts. C'est ainsi qu'il faut louer ceux qui ne sont plus, si l'on veut leur plaire et si l'on veut être utile aux vivants. M. le Vicaire général l'a fait avec autorité et il nous a émus. Avant de quitter la chaire, il a supplié les habitants de Noyant de garder le souvenir du prêtre qui leur avait consacré près de trente ans de sa vie et qui, durant ce long espace de temps, leur fut constamment fidèle, comme il le fut à sa vocation et à son Dieu.

Né à Noyant-la-Gravoyère de parents très chrétiens qui, peu de temps après sa naissance, entrèrent au service du collège de Combrée, c'est au collège même qu'il fut élevé ; aussi l'aima-t-il deux fois, lui. Cette maison qui, pour tant d'autres, est le sanctuaire où s'éveilla leur esprit, où leur âme s'éprit ardemment de la vérité et de Dieu, elle avait pour lui quelque chose de plus aimable encore et de plus touchant : elle était comme le nid maternel. C'est là qu'il grandit, c'est là qu'il entendit, avec tant d'autres, et peut-être au pied de la *Vierge du Souvenir*, la mystérieuse voix qui l'appelait aux âmes ; c'est là qu'il leur voua sa vie dans sa virginale intégrité. Sitôt qu'il vit, au pied de la verdoyante colline, le sentier tracé par la main de Dieu, il y marcha, et toujours droit. Ni de brillants succès scolaires, ni l'amitié de jeunes gens destinés au monde ne le firent hésiter un seul instant. Il entra au séminaire, il fut ordonné prêtre, et alors il n'eut point d'efforts à faire, vous le pensez, quand son Evêque l'envoya à Combrée enseigner aux autres ce qu'il y avait appris lui-même. Les Sciences furent sa petite province ; les Sciences n'eurent point

à se plaindre, car jamais, au dire des plus compétents parmi ses anciens élèves, jamais professeur ne les fit, elles qui, de visage au moins, sont sévères, plus attrayantes.

Un jour vint qu'il fallut pourtant quitter ce cher Combrée. Soumis à Dieu et à ses supérieurs, l'abbé Guillet fit son sacrifice : il était devenu aumônier de l'Oratoire.

Entre ces murs antiques de l'Oratoire, on est toujours heureux. M. l'abbé Guillet y fut nommé chanoine honoraire. Mgr Angebault n'était pas le seul qui l'appréciât ; les religieuses, les familles, les élèves, y connaissent le mérite et le goûtent : on goûta fort ce prêtre d'un cœur si délicat et d'un esprit si fin. Là, il faisait du bien, sans fatigue, avec plaisir ; là, tout le monde lui souriait comme il souriait à tout le monde. C'est au milieu de cette félicité, au bout de quelques années, que son évêque le prit pour l'envoyer dans les Mauges, à Saint-Pierre-Montlimart. On fait là des tissus de genres très différents, et solide toile de ménage et fins mouchoirs. M. le chanoine Guillet y devait remplir son ministère dans des circonstances qui le rendaient assez difficile. Bien qu'il semblât plutôt fait pour d'autres postes, il accepta en souriant ce qui lui était offert.

Au milieu de ces populations si admirables de foi, de vertu, de piété, il ne devait pas planter pour jamais sa tente. Dieu vous le destinait, habitants de Noyant. C'était pour venir à vous que, trois ans après son installation, il se soumettait à un nouveau changement. Depuis le 22 mai 1871, que M. l'abbé Guillet s'est donné à vous, il vous a été fidèle ; son talent, ses forces, sa vie, il les a dépensés à votre service. Pendant 29 ans, a-t-il cessé de vous édifier par la régularité de ses habitudes sacerdotales, de vous aider de ses prières et de ses conseils, de vous instruire des vérités qui regardent l'autre vie et de vous diriger dans le chemin qui mène à Dieu ? Il a voulu mourir parmi vous, reposer parmi vos pères et, là, dans la paix du tombeau, vous attendre.

« Il n'est plus, le grand et beau vieillard que les années avaient couronné de neige, mais qui, en dépit des années, était demeuré droit comme le chêne de vos forêts. Il n'est plus, le prêtre vénérable que, depuis près de trente ans, vous voyiez passer dans vos rues, la démarche un peu lente, toujours grave et digne... »

C'est par ces traits d'une si vivante vérité que M. le Vicaire général fit revivre devant un auditoire ému celui que la mort venait de renverser.

Oui, certes, il était beau à voir dans son presbytère, le grand vieillard à cheveux blancs, exerçant avec une courtoisie, une distinction de gentilhomme, les devoirs de l'hospitalité. Il y avait dans sa cordiale poignée de main, dans ses yeux, dans son sourire et jusque dans le son si doucement cadencé de sa voix, tant d'aménité que, dès l'abord, on se sentait incliné à la sympathie et même à l'affection.

Ayant reçu du ciel une intelligence solide et brillante qui s'ouvraient aussi bien aux sciences qu'aux lettres, il y conservait classées dans un ordre sûr les connaissances les plus diverses. L'imagination qu'il avait vive et qui, avec du goût, de la finesse et

de la lecture, fit de lui un lettré délicat, et, à ses heures, un écrivain élégant, n'était point chez lui pour les facultés plus austères du raisonnement une voisine gênante.

Les jeunes, parmi nous, pourront seuls se montrer surpris qu'on n'ait pas fait de M. l'abbé Guillet un professeur de lettres plutôt que de mathématiques et de physique. Il y avait même dans ses discours cette fine pointe d'exagération qui est parfois nécessaire à l'art et qui ne semble pas pourtant, quelque amis que nous soyons du beau, une des qualités de nos climats. Il est vrai que, sur les bords de la *Vézère aux flots bleus*, on voit se dorer çà et là les treilles parmi les pommes écarlates ! Quoi qu'il en soit, les anciens élèves du maître pourraient nous dire que, en M. l'abbé Guillet, le littérateur n'étouffait pas le savant et qu'il pliait avec souplesse son esprit aux déductions de la méthode scientifique. C'était, par exemple, dans une langue impeccable, avec une diction d'artiste, que le professeur développait complaisamment ses démonstrations, ses analyses et ses synthèses.

Quand il eut pour toujours quitté le professorat, il n'oublia point les sciences. Toutefois, c'est aux Lettres qu'il s'adonna de préférence, à ses heures de loisir.

Il connaissait les auteurs grecs et latins, et il les lisait jusque dans les derniers mois de sa vie. Même il aimait à en dire de mémoire de longues tirades. C'est là peut-être la seule coquetterie aimable ; on ne la trouve plus d'ailleurs que chez quelques vieillards.

M. Guillet n'oubliait point pour cela les sciences ecclésiastiques ; il était un homme trop sage, un prêtre trop attaché à ses devoirs pour ne pas les mettre dans sa vie à leur place, je veux dire au premier rang. Il fréquentait, et avec fruit, les Pères de l'Eglise, les maîtres de la chaire ; il pratiquait les grands théologiens. Dans les derniers temps de sa vie, il voulut relire en détail le livre par excellence, celui que Dieu a daigné dicter. A mesure qu'il vieillissait, l'union se faisait plus intime entre la pensée divine et la sienne. Celui qu'on sent dans sa parole et qu'on entrevoit, il se préparait ainsi à l'aller voir Lui-même face à face.

Qui ne le devine ? un homme si cultivé, un homme dont l'esprit était orné de connaissances si variées, devait être intéressant à entendre, pour peu qu'il eût le don de converser. Or, il l'avait à un degré rare. Dès lors, quoi d'étonnant que, de tout le voisinage, on vint pour le voir et surtout pour goûter le charme de son entretien ? Conteur très fin, au parler lent, et qui savait ménager ses effets, il excellait à donner à ses souvenirs un tour piquant et à tous ses récits un dénouement imprévu. S'il se répétait parfois — les héros d'Homère ne le font-ils pas ? — il n'avait pas comme eux la manie ou la naïveté de redire les mêmes choses dans les mêmes termes. Sa conversation variait à chaque instant d'aspect comme un beau pays. Il y avait presque un reflet d'idéal sur ses moindres discours. D'où venait cela ? Est-ce qu'il savait embellir tout ce qu'il touchait, ou n'aimait-il à toucher qu'à ce qui est beau ?

Il était digne en tout. Il était beau à voir à l'autel, ce prêtre à cheveux blancs, célébrant avec tant de noblesse les saints mys-

tères ; il était beau à voir encore, quand, au côté de l'Évangile, il assistait aux offices. Son fauteuil ressemblait peut-être plus à un trône qu'à une stalle de chanoine ; mais le trône et lui s'accordaient bien. Dans les grandes circonstances, au jour de ses noces d'or, par exemple, n'aurait-on pas dit un évêque tenant chapelle pontificale ?

En chaire, il n'était pas certes inférieur à lui-même. Le dogme et la morale, il les enseignait avec la même clarté, la même élégance qu'autrefois les sciences humaines, et avec plus d'amour, avec je ne sais quelle chaleur contenue qui pénétrait doucement l'auditoire, qui lui faisait éprouver dans l'âme comme une sensation de bien-être surnaturel et rappelait l'émotion des disciples d'Emmaüs. La parole de Dieu a toujours la même vertu et quand un prêtre parle, c'est toujours, quand on sait écouter, Jésus-Christ qu'on entend.

Il n'est plus, ce grand et beau vieillard ! Les anges l'on conduit au paradis, nous aimons à le penser. Ses amis et ses anciens maîtres, les Levoyer, les Piou, les Batardière, les Claude, les Farge et tant d'autres qu'il a tant aimés et dont il a si bien parlé seront venus au seuil de l'éternité l'accueillir et le conduire dans les parvis de la Jérusalem céleste. Il aura cru, peut-être, dans son ravissement, qu'ils le faisaient passer encore, ainsi qu'autrefois, du vieux collège aux murs noircis, dont il parlait avec délices, dans le palais resplendissant du nouveau Combrée !... Que de là-haut il prie pour nous !

Bénédictio d'une école libre à Beausse

« Allons à Beausse : on y fait de si belles cérémonies religieuses ! » Ainsi ont parlé de six à sept cents personnes, sans compter les paroissiens. C'était à l'occasion de la bénédiction d'une école libre de filles, le dimanche 4 mars.

« Quand il y a une fête à Beausse, de partout on y accourt, » disait un ouvrier. Je sais même la belle aventure d'un des assistants qui, pour ne pas manquer son coup, s'était essayé huit jours auparavant à faire le voyage. La tempête avait-elle bouleversé son calendrier, ou l'émotion avait-elle gagné trop tôt son cœur ? En tout cas, qu'il soit remercié de son empressement. Lui-même n'a pas eu trop de chagrin de son erreur. Il vaut mieux prévenir que tarder. — Une fois les préparatifs bien lancés, tout fut achevé en quelques jours. Les ouvriers ont aidé avec une grande complaisance aux décorations ; d'autres personnes ont prêté de bon cœur ce qu'il fallait à l'embellissement de la classe.

Les oriflammes à l'entrée, autour de la cour, partout, flottaient au vent et annonçaient la fête, dès le matin, aux passants. Des guirlandes de différentes couleurs, faites avec de la mousse et des plumes, ornaient le préau et la classe. Dans leur enthousiasme et leur entrain, les ouvriers ne se possédaient pas de joie : ils auraient voulu employer tout ce qui sert à la Fête-Dieu pour en décorer le bourg !

M. le Curé, la Révérende Mère de la Providence de la Pommeraye, et la Sœur titulaire portent le nom de saint Alphonse ; des

GUILLET 3088 François, Eugène, Théobald (1822-1900)

Combrée (tout) de diocèse d'Angers de à

Combrée (professeur de huitième) de diocèse d'Angers de 1846 à 1847

Combrée (professeur de septième) de diocèse d'Angers de 1847 à 1848

Combrée (professeur de quatrième) de diocèse d'Angers de 1848 à 1851

Combrée (professeur de Physiques) de diocèse d'Angers de 1851 à 1863

Curé de St-Pierre-Montlimart de 1868 à 1871

Curé de Noyant de 1871 à 1900